

Des béatitudes au jugement

J'avais faim, et vous m'avez donné à manger. J'avais soif et vous m'avez donné à boire. J'étais nu et vous m'avez habillé. Cela ne vous rappelle rien ? Quel est celui d'entre nous qui n'a pas vécu cela dès le jour de sa naissance ? Comment serions-nous ici si nos parents, et ceux qui nous ont accueilli à notre venue au monde ne nous avaient pas, jour après jour, nourris, abreuvés, vêtus ? Ces besoins basiques des humains s'affinent tout au long de leur existence. Or Jésus, dans l'Évangile aborde cette faim et cette soif de telle sorte qu'elles deviennent le lieu de révélation d'une nouvelle naissance à ce qu'il appelle la vie éternelle.

Rappelons nous les béatitudes, entendues il y a bientôt un mois, à la Toussaint. *Heureux, ceux qui ont faim et soif de justice, ils seront rassasiés !* Dans l'Évangile de Matthieu, les béatitudes viennent au début de la prédication de Jésus. Et l'Évangile dit du jugement dernier, que nous lisons aujourd'hui marque la fin de sa prédication. Immédiatement après vient sa passion.

Lire ces deux textes en parallèle, comme les tableaux d'un dyptique est saisissant.

Aux béatitudes, Jésus, assis sur la montagne, déclare heureux les hommes, non pas pour leur santé, leur réussite humaine, leur notoriété, dans ce qui leur manque, dans leur pauvreté. *Heureux les mendiants du souffle...* ceux qui aspirent à la vie qui vient d'en haut. Le lieu de leur *faim et soif de justice*, quitte à en pleurer, celui de la purification de leur cœur, de leur engagement pour la paix... est celui où s'annonce pour eux la filiation divine et la promesse un jour de voir Dieu.

Au jugement le roi, assis sur son trône, prononce la sentence. Toutes les nations sont rassemblées devant lui. Là non plus ce n'est pas pour donner la palme au meilleur régime social ni à la réussite de telle gouvernance, ni même à la bonne religion. C'est la sensibilité active à la faim et à la soif des plus petits, et à tous leurs besoins fondamentants qui détermine l'entrée dans la vie éternelle et donne le royaume en héritage. Il y a même entre béatitudes et jugement une progression dans la description des besoins des hommes : faim et soif, dénuement, maladie, emprisonnement et condition d'étranger. Cette insistance sur le corps correspond tout à fait au parcours de Jésus dans l'Évangile qui prend soin des corps avec une impressionnante attention.

Mais le progrès le plus remarquable entre les deux textes, c'est l'identification du roi avec le plus petit d'entre les siens. *Ce que vous avez fait (ou pas) au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait (ou pas).* Certes on se rappelle que Jésus a lui-même vécu en sa passion la pauvreté la plus radicale : faim et soif, dénuement,

emprisonnement. Il a en outre été traité comme un étranger parmi les siens. Il a même connu la mort ! Mais elle n'a pu avoir sur lui aucune prise car il n'était en rien complice de la mort. Le dernier ennemi qu'il a vaincu, c'est la mort.

Mais cela va plus loin encore. En tout humain, en chacun de nous, la petite part qui ne triche pas avec sa radicale pauvreté mais aspire de toutes ses forces à une vie vraie, est plus que proche de lui. Cette part de nous-mêmes lui appartient. Il vient la recueillir au temps du jugement. Il vient nous arracher à la mort et nous emporter dans son élan de vie. Nous devenons membres de son corps ressuscité. C'est magnifique de penser que *Jésus-Christ est le juge des vivants et des morts*, comme nous osons le dire dans le symbole des Apôtres. Il est venu chercher et sauver ce qui était perdu. Il est descendu jusqu'au creux de notre pauvreté, révéler le visage de la miséricorde de Dieu. Voilà notre juge.

Frères et sœurs. C'est à l'amour d'autrui au plus près de sa chair et de sa précarité que nous serons jugés. C'est-à-dire à la miséricorde, cette aptitude à se laisser toucher par l'autre dans son manque, à lui venir en aide avec respect et sans condescendance. Dans ces gestes de tous les jours, le Christ, qui aime avec nous et en nous, nous rassemble comme les membres de son corps sur lequel la mort n'a pas d'emprise. Le fils recueille en son corps, tout ce qui est à lui.

Je voudrais maintenant écarter deux fausses pistes de lecture de cet Évangile.

1. Ce texte ne nous permet pas de juger qui que ce soit. Le jugement revient au fils de l'homme. D'ailleurs ce qui est très surprenant c'est que dans l'Évangile tant ceux qui ont servi le Seigneur dans les plus petits d'entre les siens que ceux qui ne l'ont pas fait, sont étonnés : *quand avais tu faim, et soif...* disent-ils les uns comme les autres. Autrement dit cette attitude d'attention à autrui dépasse la conscience que nous avons de faire bien ou mal. Elle vient de si profond dans notre élan que cela échappe à tout raisonnement et calcul. Voilà qui nous incite à nous garder de juger autrui, surtout en nous servant de cet Évangile comme d'une matraque !
2. Ce jugement ne parle pas d'un Dieu pervers qui se vengerait en condamnerait certains d'entre nous à un supplice sans fin. Le feu de Dieu n'a rien à voir avec les fours crématoires des humains. Le seul feu qui ne s'éteint jamais est celui de son amour.

Et maintenant frères et sœurs, je crois que vous avez faim, et soif. N'est-ce pas ? Précisément Jésus nous invite à son repas. Pour alimenter en nous la vie éternelle, il nous offre son corps livré et nous abreuve de son sang versé. Gardons-nous bien de le dévorer comme une sorte de potion magique. Désirons plutôt, ardemment, que sa présence nous travaille au plus profond, nous libère de nos cœurs et de nos égoïsmes, et nous rende attentifs les uns aux autres.